

avoir légué au père de Louis-Philippe un exemple d'opposition auquel ce prince ne se montra pas infidèle. C'est du Palais-Royal, que partirent, en 1789, les premières excitations révolutionnaires. La participation directe du duc d'Orléans aux excès de cette époque, et notamment aux funestes journées d'octobre, a été tour-à-tour affirmée avec assurance et niée avec obstination, comme il arrive de la plupart des complots politiques, et la procédure instruite au Châtelet ne fournit sur ce point que des notions équivoques ou insuffisantes. Mais un fait capital domine toutes ces incertitudes : c'est l'exil infligé au duc d'Orléans par la conscience de La Fayette à la suite de ces sanglantes journées. Quant à la prétendue lettre posthume dans laquelle Mirabeau rend compte à ce prince des manœuvres qu'il a employées pour lui frayer l'accès du trône, son authenticité est demeurée justement suspecte. Qui pourrait d'ailleurs essayer l'apologie de cette vie impure et séditieuse, si dignement couronnée par le crime d'un régicide qui saisit d'horreur les complices mêmes de ce parent dénaturé !

De tels exemples atteignirent l'âme du jeune Louis-Philippe à cet âge où les impressions extérieures laissent dans l'esprit humain des traces si vives et si pénétrantes. Cette influence fut malheureusement secondée par l'éducation fastueuse de M<sup>me</sup> de Sillery-Genlis, qu'un caprice bizarre du duc d'Orléans avait donnée pour gouvernante à ses quatre enfants : femme distinguée sans doute, mais en qui l'aride philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, une condescendance étroite et suspecte pour le chef de la maison d'Orléans, et par dessus tout un incurable besoin d'intrigue et d'ostentation neutralisaient les plus généreux instincts de son sexe. Violent à la fois et austère, son patriotisme s'affranchit dès le début de tout ménagement timide. Lors de la prise de la Bastille, elle-même conduisit ses élèves sur le passage des vainqueurs, et ne rougit point, s'il faut en